

Paris, 29 novembre 1918.

5213



Chère amie,

Oui, l'affaire R.P. est une honte. C'est une honte pour lui, mais, évidemment, il n'en sent rien, quoique, pourtant, il ait lui-même reconnu son cas et ne soit pas entièrement irresponsable. C'est une honte pour nous, et la chose est plus grave, parce que l'on pourrroit en tirer argument contre le Collège, avec jalousie par ailleurs, comme vous savez, et donc l'entière crainte de ne nous prêter à de semblables critiques. Mais, à prendre la chose en elle-même, comme un fait d'ordre administratif, ce doit être un exemple, entre des mille et des centaines de mille, de gaspillage et de favoritisme éhontés qui caractérisent notre régime politique, spécialement notre régime de guerre. Et l'on ne se demande pas où cela nous a conduit. J'en suis toujours sûr et que j'ai dit vers le lendemain de la guerre, et j'estime que ce lendemain sera pour notre pays une épreuve aussi dure et beaucoup plus longue que la guerre même. Il y a trop de gens à qui

La guerre n'a rien appris, n'a n'est
à satisfaire plus librement tous
leurs appétits.....

En fait d'appétits, — et pour
changer de sujet, — je vous avouerai, —
entre nous, — que la mienne souffre
passablement des restrictions générales
et de celles que m'impose mon régime
particulier. J'ai passé cuisiner une
copie de bouillabaisse à qui on ne
peut rien dire sans la mettre en pareur.
Elle ne vous pas trouver ce qui me
convenait, et il faudra bientôt que
je fane mon marché. Cela n'est point
récréatif. Et je crains bien que, pour
raisonnablement, même sous le régime
de ce brave Clémentine, on ne continue
de nous offrir de beaux dîners, et
des fêtes. Supposons lui la voir ~~de~~ ^à ~~l'Angleterre~~,
demain Vélours. Je ne vous cacherai
pas, — mais je vous en dis très bas et
transparente nous, — qu'un supplément de
sueur et même de pain me paraît plus
agréable que les fêtes et que les discours. Fane
le ciel que je sois quel dans ces
prosaïques dispositions!

J'ai reçu de Rome une
lettre fort intéressante où l'on me dit
que certains cardes aient sont fort

montés contre Bernis & en
s'exprimant très librement à son sujet,
si librement que s'ils avaient été
en public ce qu'ils disent en privé,
le pauvre Bernis aurait été estimer
contrairement d'abandonner à son tour. Mais
je ne pense pas qu'ils se résignent à
parler tout haut.

Je ne lis plus que la Dettone,
et je tâche de me remettre à travailler. —
Je n'ai jamais senti tout à fait. — Je
pense avoir mon cœur bête, Sans
doute retrouverai-je mon vésicle auditoire
des années passées. Je ne sais pas si
je vais au dit que je fais composer
un tout petit livre qui complètera la
Religion. Pas possible de songer pour
l'instant à en composer de gros ou
à reprendre la publication de mon
Revue. Les frais seraient énormes,
et il faut attendre que la crise des
papiers soit passée.

En restant, tout en cherchant, Je me
suis fait ces questions et de plus
certaines pantalons que j'ai eu
de ma vie, ... et il est très ordinaire.
Pour le coup, je vais endosser mes vieilles
redingotes et j'attendrai une autre

1182
année. Vous me ferez beau.

J'étais allé dimanche
dernier faire voir M. F. Il avait
sorti. Je n'y retournerai qu'à la
fin du mois prochain. Capitaine,
que j'ai vu le 17 à la réunion de
Belle, s'est montré si las et
résigné sur le cas de M. F. Il se
dit qu'il n'en vient pas la gouvernante
et sa parenté, ayant, seules bien,
donné jadis ses soins à tout le monde.
Mais il ne soupçonne pas que M. F.
l'accuse de lui avoir fait perdre la
voix. M. F. ne lui a pas dit un mot
depuis sa maladie.

Est-ce que vous renoncez à
accepter notre appartement de l'avenue
Eliac oulier? Vous serez là bien
plus à ma portée. Car c'est toute une
affaire pour moi de passer les Ponts, et
surtout de traverser le centre de Paris. J'ai
une vieille cousine qui demeure dans
votre quartier, et que je ne suis pas allé voir
depuis trois ans. On s'écrit....

Affectueux respects,

A. Poisy

P.S. Il paraît que Merry del Val est
enfin aux Ponts sans pour ce point.
Jugé des autres....